

DANS
UN LIVRE,
ELLE RACONTE
SA VIE AU
MONASTÈRE



Miek Pot: «Quand j'étais nonne...»

Blonde, souriante, le teint bronzé, les lunettes solaires vissées sur la tête, à 48 ans, Miek Pot est séduisante. Vêtue d'un chemisier rayé et d'un jean blanc, attablée à une terrasse de café au cœur de Bruges, elle nous conte à l'occasion de la sortie de son 2^e livre – "De Grote Stilte" ("Le grand silence", aux éditions Standaard Uitgeverij) – son parcours étonnant, sa quête qui l'a menée au sublime. Personne n'imaginerait que cette belle et rayonnante femme a vécu 12 ans de sa vie dans un monastère austère, avant d'avoir repris le chemin du monde: «Mais pourquoi s'étonner? Faut-il être laide et grise pour être une bonne-sœur? Dieu est beauté.» lance-t-elle avec un air de défi. **Qu'est-ce qui vous a poussé à entrer dans un monastère?** Je proviens d'une famille catholique libérale plutôt aisée d'Eindhoven. Mon père est un homme d'affaires. Mon frère est dans la finance et vit à Londres. J'ai eu une jeunesse facile. Étudiante en Histoire à l'université de Leiden, je croyais en Dieu mais je n'étais plus pratiquante. J'étais membre d'une corporation d'étudiants de réputation assez joyeuse: je sortais beaucoup, j'avais un petit ami. C'était cigarettes, musique 24 heures sur 24... En première candidature, je n'ai pas beaucoup vu l'université de l'intérieur! (rires) Alors, pour ma seconde session, quelqu'un m'a conseillé d'aller étudier dans un couvent. Et j'ai attrapé le virus. Ce séjour a complètement bouleversé ma vie. Le silence total et la solitude m'ont frappée. Cette préoccupation ne m'a plus lâchée... Je me suis découverte dans les strates les plus profondes de mon âme. Ce n'était pas vraiment l'amour du Christ qui m'attirait. Je dois dire que je ne me retrouve pas dans la mystique d'épousailles. Je me reconnais plutôt dans la mystique du non-savoir d'Eckhart: connaître Dieu, ce n'est pas le connaître. Le silence ne donne pas d'interprétation toute faite. Il laisse la liberté à l'expérience, à la recher-

che personnelle. J'étais bien sûr colorée par mon éducation catholique. C'était pour moi évident de ne pas entrer dans un monastère bouddhiste. Le christianisme résonnait avec mon âme. Aujourd'hui encore, le son d'une cloche, la Croix, Marie, l'Évangile... me touchent beaucoup, même si pour moi, Dieu est plus grand que ça. **Vous n'êtes pas entrée tout de suite au monastère?** Non. Une quête de six longues années a commencé. Je suis un être très rationnel. J'étais tiraillée à la fois par une attirance et une résistance face à une vie inconnue et mystérieuse. J'ai visité des couvents. C'était une période très dure. Jusqu'à ce que je fasse la connaissance d'un ordre français: les Cartusiens, qui vivent dans le silence et la solitude les plus stricts. J'ai eu le déclic. L'ordre s'imprègne du rite byzantin qui laisse beaucoup de liberté à l'âme, à l'inverse du rite latin. Je suis entrée à 27 ans à Marche-les-Dames (Namur). Fini la coquetterie, la nicotine. Mais l'autre soif était tellement grande! Cela dit, je trouvais plus pratique au couvent d'enfiler mon habit toujours le même. Aujourd'hui, je trouve pénible de se demander chaque jour ce qu'il faut mettre... **Comment se déroulait la vie là-bas?** À la différence des Bénédictins et d'autres, la vie était cénobite (ermite). On était une quinzaine. Mais on ne parlait pas ensemble, on n'avait pas de contacts. L'ordre évite que naissent des amitiés car elles distraient de l'essentiel. Si on avait besoin d'un manteau ou d'un pull, on écrivait un billet. Deux jours après on le recevait. La liturgie était en français (à l'époque je ne parlais pas un mot). La solitude était absolue et le silence total. Car il n'y a pas d'autre voie que celle du chemin intérieur. Je n'avais plus de contacts avec ma famille: je pouvais écrire une lettre à mes parents tous les trois mois. Je suis tombée malade. Deux ans plus tard, l'ordre m'a envoyée en Provence, pour raisons de santé. J'avais besoin d'un climat chaud. J'y ai passé cinq ans et j'y ai prononcé mes vœux temporaires.

«LE ROI ET LA REINE ME DEMANDAIENT DE PRIER POUR LAURENT»

Vous pensiez être moniale toute votre vie?

Je ne me suis pas posé la question. En Provence, j'étais complètement heureuse. Mais voilà, une nuit, l'ordre m'a rappelée en Belgique dans le cadre de la construction d'un nouveau couvent francophone à Opgrimbie au Limbourg, sur un terrain du roi Baudouin. Ayant fait vœu d'obéissance, je n'ai pas pu dire non. Mais cela ne m'a pas plu. Je me suis dit: "Je vais retomber malade là-bas!" C'était, en plus, un projet très difficile. À partir de Marche-les-Dames, je suis allée durant trois ans à Opgrimbie pour travailler à la construction du monastère. Je suis encore restée deux ans ensuite. Les problèmes politiques ont commencé... Il y avait aussi les contacts avec la famille royale. C'était très formel. J'ai trouvé le roi Albert très proche, très "normal", avec un grand sens de l'humour. On a bien ri de ses blagues. La reine Paola avait toujours un sourire gentil. Le Roi et la Reine me demandaient de prier pour leur fils Laurent. Apparemment il leur donnait du souci (rires)... Mais, tout cela ne correspondait plus avec ma quête intérieure... Mes convictions étaient renversées. Cela dit, je crois qu'une telle crise est très importante dans un cheminement spirituel. J'ai réalisé que pour être vraie avec moi-même, je devais revenir au monde, aux gens. Cela ne veut pas dire que je n'avais plus la vocation. Elle ne s'arrête pas aux murs du couvent.

«L'ÉGLISE CATHOLIQUE DEVRAIT S'OUVRIR AU MONACHISME TEMPORAIRE»

Cela n'a pas été difficile de réintégrer la vie sociale? Chaque être est appelé à une vie normale. On n'est pas des anges, on est incarné. Ma famille, mes anciens amis, m'ont aidée. Aujourd'hui, j'accompagne les gens sur des questions spirituelles (qui suis-je au plus profond? Comment donner une signifi-

“

APRÈS 12 ANNÉES, J'AI SENTI LE BESOIN DE REVENIR AU MONDE.

”

cation à ma vie?). Les gens ne sont pas heureux, manquent de l'essentiel. Nous vivons dans un monde très sensuel. Pour avoir une vie intérieure, il faut une structure. Et cela demande une discipline envers les besoins premiers (la nourriture, la sexualité...). Aujourd'hui, c'est le chaos: dépression, burn-out, fatigue... **Des mystiques restent toute leur vie au couvent...** C'est typiquement catholique, ça. Ce n'est pas donné à tout le monde. Le rite byzantin connaît le monachisme temporaire. Je pense que l'Église catholique devrait s'y ouvrir. Tout le monde devrait pouvoir vivre cette expérience du silence et de la réflexion, un an ou deux par exemple. J'ai écrit une lettre à l'Église dans ce sens, mais je n'ai pas eu de réponse. Pourquoi ne pas affecter notre patrimoine chrétien abandonné à ce type de projet? **Il vous est arrivé de regretter ces douze ans au monastère?** Jamais. Que du contraire! Je ressens une grande gratitude envers ce temps de ma vie. Quand on est allée vraiment au cœur de l'expérience, on peut l'intégrer dans le monde. **Vous n'êtes pas passée à côté de l'amour humain?** Non. J'aime les hommes. J'ai eu quelques amitiés. Mais je peux très bien vivre seule. L'amour exclusif pour une personne m'étouffe au bout d'un certain temps. Ce n'est pas mon chemin. Ma quête d'absolu et d'infini est tellement grande en moi qu'il n'y a plus beaucoup de place pour l'amour d'une personne. Je suis née comme ça. Je n'ai jamais eu la soif biologique d'avoir des enfants. Petite, je disais déjà à ma maman que je ne serais pas une maman. **Vous vivez de manière ascétique aujourd'hui?** Je mène une vie normale. Mais je médite toujours. Le silence, c'est une sorte de sensation de "se sentir à la maison", de trouver la plénitude. Aujourd'hui encore, j'ai besoin de retourner dans le silence. Ne fût-ce qu'un jour. Et c'est le bonheur!

•Propos recueillis par
Anne-France Somers.

